

40 P. O. Gall. 203 d / 75

2017



CUNE

JEUNE VEUVE,

Lacoste, Amant
France

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. L. SAINT-AMAND ET HIPPOLYTE LEFEBVRE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 20 octobre 1840.

DISTRBUTION DE LA PIÈCE.

EDOUARD DUVAL	M. CACHARDY.
GRANGER	M. POTIER.
M ^{me} DE RAYNAL	M ^{lle} CHALBOS.
ÉLISE, sa nièce.....	M ^{lle} CLORINDE.
JULIE, au service de M ^{me} de Raynal.....	M ^{lle} DESPRÉAUX.
UN GROOM.....	M ^{lle} ANGÉLINE.
	M. DESQUELS.

La scène se passe chez M^{me} de Raynal, à quelques lieues de Paris.



Le Théâtre représente un salon. — Porte au fond, ouvrant sur un jardin; portes latérales. — Une psyché à droite de l'acteur. — Joli ameublement de campagne.

SCÈNE I.

JULIE, ÉLISE.

(Élise, assise à droite, brode; Julie, assise à gauche, travaille aussi.)

ÉLISE.

Déjà deux heures! Julie.

JULIE.

Oui, mademoiselle.

ÉLISE.

Encore une journée où nous ne verrons personne.

Ain de l'Écu de six francs.

De la campagne je suis lasse,
Pour moi qu'elle a peu d'agrémens!
On n'y voit personne, on y passe
De bien longs, de tristes momens.
Rien n'y fait oublier le temps.

JULIE.

Moi, je n' suis pas si difficile,
Et la campagne m'irait très bien,
Si l'on pouvait trouver l' moyen
De la transporter à la ville.

ÉLISE.

Et ma tante a la prétention de passer ici tout l'été.

JULIE.

Nous y périrons d'ennui.

ÉLISE.

Elle comptait sur ses connaissances, sur ses amis; tous devaient venir la voir les uns après les autres.

JULIE.

Les amis vont où ils s'amuseent.

ÉLISE.

Il fallait les entendre!... que de promesses!...

JULIE.

Ça coûte si peu à faire et à ne pas tenir.

ÉLISE, soupirant.

Je croyais bien que certaines personnes seraient venues.

JULIE.

M. Édouard Duval, par exemple, n'est-ce pas, mademoiselle?...

ÉLISE.

Oui!...

JULIE.

Son absence m'étonne autant que vous!

ÉLISE.

Si tu l'avais entendu la veille de notre départ.

684576

» Certainement, mademoiselle, je serai trop heureux de me trouver auprès de vous, de vous que je ne voudrais jamais quitter ! »

JULIE.

Il vous a dit ça ?

ÉLISE.

Et j'ai eu la faiblesse de le croire !

JULIE.

En vérité ! Eh bien ! moi aussi, mademoiselle, j'ai eu cette faiblesse-là !

ÉLISE.

Comment ?

JULIE.

Pendant que M. Édouard vous parlait dans le salon, il y avait son groom, un joli petit English, rouge-cerise... qui me recherchait en mariage dans l'antichambre.

ÉLISE.

Tu ne m'avais pas confié cela.

JULIE.

Il n'entendait pas un mot de français ; mais quand il me disait : *Good morning*, je voyais bien dans ses yeux que ça voulait dire : *Je t'aime*. Hélas ! je ne l'ai pas revu ! Tenez, mademoiselle, les hommes, entre nous, ça n'a pas plus de conscience...

ÉLISE.

Croyez donc aux paroles dorées d'un beau jeune homme !

JULIE.

Fiez-vous donc au baragouin d'un petit English, rouge-cerise ! (On entend sonner.)

ÉLISE.

Ah ! Julie ! entends-tu ? C'est peut-être une visite.

JULIE, regardant au fond.

Juste !... C'est M. Granger !

ÉLISE.

Ah ! ce n'est que M. Granger ?

JULIE.

Ah ! mon Dieu oui ! Enfin, ça vaut toujours mieux que rien.

(Elle retourne à son ouvrage.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRANGER.

GRANGER, en dehors.

C'est bien, mon garçon, c'est bien ! je n'ai pas besoin d'être annoncé, (Il entre.) je suis presque de la maison. (Saluant.) N'est-ce pas, mademoiselle Élise ?

ÉLISE.

Sans doute, monsieur, ma tante a tant d'amitié pour vous.

GRANGER, lui prenant la main.

Toujours fraîche, toujours jolte ! (A Julie.) Ah ! bonjour, petite.

JULIE.

Salue bien, monsieur. (Elle va pour s'asseoir.)

GRANGER, bas.

As-tu parlé pour moi à ta jeune maîtresse ?

JULIE, de même.

Oui, monsieur, oui, je n'y ai pas manqué.

GRANGER, de même.

Bien, j'aurai soin de toi.

JULIE, à part.

Je n'ai pas dit seulement un mot. Cette idée qui lui prend de faire la cour à mademoiselle !

GRANGER, à mi-voix.

Laisse-nous.

JULIE.

Oui, monsieur. (A part.) Pauvre demoiselle !... le joli mari qu'elle aurait là. (Granger lui fait signe de sortir.) C'est ennuyeux d'être femme de chambre, on vous renvoie toujours quand ça devient intéressant. (Elle sort.)

SCÈNE III.

GRANGER, ÉLISE.

GRANGER, se rapprochant.

Vous paraissez rêveuse, charmante Élise ?

ÉLISE.

Mais non, monsieur.

GRANGER.

Oh ! ne cherchez pas à vous en défendre... Et quoi de plus naturel ? Vous êtes jeune, jolie... vous avez un cœur... et voilà pourquoi... vous comprenez...

ÉLISE.

Pas du tout.

GRANGER.

Ça n'en a que plus de charme ! ne pas comprendre... ne pas savoir ; mais c'est délicieux chez une jeune personne.

AIR : De sommeiller encore, ma chère.

C'est là de son âge, ma chère,

Le privilège le plus beau,

Et, pour nous séduire et nous plaire,

Cette ignorance est un charme nouveau ;

Mais quand l'hymen en a fait une dame,

Pour elle alors, il n'est plus de secret !

On est heureux d'enseigner à sa femme

Ce que sa future ignorait.

(Élise baisse les yeux sans lui répondre.)

Chère Élise, si un mortel orné d'un physique aimable, d'un âge analogue, et avantagé d'une fortune en harmonie, s'offrait à vous... comme prétendant à votre main et à votre cœur... que répondrait ce même cœur ?

ÉLISE.

Mais, monsieur, je ne sais.

GRANGER.

Écoutez-le, je vous prie... Je crois être sûr qu'il parle... très haut même.

ÉLISE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur.

GRANGER.

Il est muet ! Oh ! mais non... c'est impossible.

AIR : Un soir, dans la forêt voisine.

Je ne puis croire à ce silence.
On sait, mon enfant, que le cœur,
A votre âge, déjà commence
A s'exprimer avec ardeur ;
Il rêve en secret le bonheur.
Le vôtre, Élise, doit vous dire
Qu'il est temps de prendre un mari.

(Lui plaçant la main sur le cœur.)

Ne vous parle-t-il pas ainsi ?

N'est-ce pas là ce qu'il désire ?

ÉLISE.

J'écoute bien,

Mais il ne dit rien.

GRANGER.

Eh ! quoi ! vraiment, votre cœur ne dit rien ?

ÉLISE.

Non, rien !

GRANGER.

Quoil rien ?

ÉLISE.

Mon cœur ne me dit rien.

GRANGER.

Ah ! ce silence serait bien cruel, si l'on ne savait que la timidité seule vous empêche...

ÉLISE.

Mais il me semble, monsieur, qu'avant tout, la personne dont vous parlez devrait s'adresser à ma tante.

GRANGER.

Non pas !... mais ce serait aller au devant d'un refus certain. Écoutez, charmante Élise, M^{me} de Raynal est veuve depuis vingt-cinq ans ; or, elle répète tous les jours, depuis vingt-cinq ans, qu'une jeune veuve est bien à plaindre tant qu'elle reste veuve.

ÉLISE.

Eh bien ! monsieur.

GRANGER.

Eh bien ! mademoiselle, redoutant la solitude, l'isolement où elle se verrait plongée si elle vous mariait, votre excellente tante a résolu dans sa sagesse que vous resteriez demoiselle, tant qu'elle resterait veuve... ce qui doit vous effrayer un peu ?

ÉLISE.

Oh ! monsieur, ma tante n'a pas besoin de me presser... je ne pense nullement à me séparer d'elle...

GRANGER.

Vous ne penserez pas long-temps ainsi... j'ose m'en flatter... Or, comme M^{me} de Raynal tient énormément à ses idées... j'ai pris mes mesures, et bientôt, elle n'aura plus aucune raison de s'opposer à votre établissement.

ÉLISE.

En vérité ! et comment cela, monsieur ?

GRANGER.

Le voici... depuis long-temps je me suis aperçu...

ÉLISE.

Ah ! c'est ma tante.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M^{me} DE RAYNAL.M^{me} DE RAYNAL.

Bonjour, Granger ; j'apprends à l'instant par Julie que vous êtes ici, et il n'y a pas dix minutes que j'ai reçu la lettre où vous m'annoncez votre arrivée. Comment êtes-vous venu ?

GRANGER.

Dans mon tilbury.

M^{me} DE RAYNAL.

Et vous êtes seul ?

GRANGER.

Oui, jusqu'à présent ; mais ne craignez rien, vous ne tarderez pas à voir votre nouvel hôte.

ÉLISE.

Ah ! vous amenez quelqu'un avec vous ? Tant mieux, car ça n'est guère amusant la campagne...

M^{me} DE RAYNAL.

Élise a raison... qui voyons-nous excepté vous, mon ami?... encore vous avez vos affaires qui vous retiennent... et franchement, vous concevez que deux femmes seules, une jeune fille et une jeune veuve.

GRANGER.

Oui... oui... (A part.) Une jeune veuve... nous entamons la vingt-sixième année.

M^{me} DE RAYNAL.

Mais, vous ne m'avez pas dit le nom de la personne ; est-elle de nos connaissances ?

GRANGER.

Vous l'avez reçue à vos soirées de l'hiver dernier... Voyons, cherchez bien... Un jeune homme... vingt-cinq ans environ... grand, bien fait, très aimable.

ÉLISE.

M. Édouard Duval, peut-être ?

GRANGER.

Précisément !

ÉLISE.

Je l'ai reconnu de suite au portrait que vous avez fait de lui...

M^{me} DE RAYNAL.

Il me semble même, ma nièce, que vous l'avez reconnu un peu trop vite... vous pourriez donner à penser que M. Édouard occupe vos souvenirs...

ÉLISE, très résolument.

Je vous assure, ma tante, qu'il n'en est rien du tout.

M^{me} DE RAYNAL.

J'aime à le croire !

ÉLISE.

Je ne pense nullement à M. Edouard.

GRANGER, à part.

Je crois qu'elle me regarde.

ÉLISE, insistant.

Pas plus à lui qu'à tout autre.

GRANGER.

Elle me regarde encore... aimable naïveté !

M^{me} DE RAYNAL.

C'est bien, mon enfant, c'est très bien ; mais j'ai à causer avec M. Granger... laissez-nous, je te prie...
(Élise sort par le fond.)

oo

SCÈNE V.

M^{me} DE RAYNAL, GRANGER.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous venez de me nommer M. Edouard Duval, et je serais bien aise, avant de le recevoir, de vous demander sur son compte quelques renseignements. Il m'est revenu certains bruits fort peu à son avantage.

GRANGER.

Qu'est-ce qui n'a pas d'ennemis ?...

M^{me} DE RAYNAL.

On prétend qu'après avoir dissipé sa fortune, il a contracté des dettes nombreuses.

GRANGER.

On a dit cela ? Voyez un peu la méchanceté... Edouard !... le garçon le plus sage, le plus rangé... Enfin, madame, s'il s'est absenté depuis un an, c'est uniquement pour aller en province faire des économies.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous m'en direz tant...

GRANGER.

Pauvre ami ! j'espère au moins qu'on s'en est tenu là ?... Non ?...

M^{me} DE RAYNAL.

On m'a dit bien autre chose.

GRANGER.

En vérité ?

M^{me} DE RAYNAL.

On m'a raconté qu'il avait pour les petits soupers une passion malheureuse.

GRANGER.

C'est faux !

M^{me} DE RAYNAL.

Enfin, et voici l'accusation la plus grave ; on a été jusqu'à m'assurer qu'il faisait partout des victimes.

GRANGER.

Des victimes ! dans quel genre ?

M^{me} DE RAYNAL.

Qu'il avait autant de maîtresses qu'il y a de jours dans la semaine.

GRANGER,

C'est faux ; archi-faux !... huit maîtresses... vous l'avez cru !... mais c'est contre toute espèce de vraisemblance... huit maîtresses, et en même temps... Madame, mon ami n'est pas un sultan.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous comprenez mes craintes, nous ne sommes que deux femmes au château... une jeune fille... une jeune veuve... et...

GRANGER.

Vous pouvez être parfaitement rassurée.

M^{me} DE RAYNAL.

Je le serai tout à fait quand vous aurez répondu à une dernière question. Quel motif, après une année d'absence, peut avoir engagé M. Edouard à se rapprocher si subitement de nous ?

GRANGER.

Quel motif ? est-ce bien à vous à le demander ?

M^{me} DE RAYNAL.

Mais pourquoi pas ?

GRANGER.

Que ne puis-je vous citer ses propres paroles, le jour même de son retour à Paris.. Voyez-vous toujours M^{me} de Raynal ?... Conduisez-moi de grace auprès de M^{me} de Raynal !... Ah ! mon ami, quelle femme aimable !... que d'esprit, que de galté... et tout cela sur un ton... et avec un regard !...

M^{me} DE RAYNAL.

AIR : Ces postillons.

Peut-être avez-vous cru comprendre.

GRANGER.

J'ai bien compris, sur mon honneur !

Vraiment, c'était beau de l'entendre,

Comme il parlait avec chaleur !

Vous pouvez croire à ce discours flateur.

(A part.)

Je fais parler chaudement, je le pense,

Ce pauvre Edouard, et franchement, ma foi,

J'aurais ici beaucoup moins d'éloquence

Si je parlais pour moi.

oo

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉLISE, puis JULIE.

ÉLISE, accourant.

Ma tante... voici M. Edouard qui arrive.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous l'avez vu ?

ÉLISE.

Oui, ma tante, par hasard, de loin, et je suis accourue pour vous prévenir.

JULIE, accourant.

Madame, madame !

M^{me} DE RAYNAL.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JULIE.

Je viens d'apercevoir près de la grille du château, M. Edouard Duval. (A part.) Mais je n'ai pas vu son groom.

M^{ME} DE RAYNAL.

Qu'y a-t-il d'étonnant?... je l'attendais.

GRANGER.

Oui, nous l'attendions.

JULIE, bas, à Elise.

J'espère, mademoiselle, que vous voilà contente.

ÉLISE.

Ah! oui.

JULIE.

Et moi donc, pourvu qu'il ait encore le petit rouge-cerise.

M^{ME} DE RAYNAL.

Si nous allions à sa rencontre?

ÉLISE.

Ah! oui, ma tante, bonne idée, courons vite.

M^{ME} DE RAYNAL, l'arrêtant.

Mais non, il est plus convenable de l'attendre ici... d'ailleurs nous sommes en négligé du matin, et pour recevoir une visite...

ÉLISE.

Encore une bonne idée, ma tante; allons faire un peu de toilette.

M^{ME} DE RAYNAL.

Vous êtes très bien comme cela, ma nièce.

(A Julie.)

Ain : Fragment de l'Ouverture du Chalet.

Viens m'aider à ma toilette.

GRANGER.

Moi, je vous attends ici.

M^{ME} DE RAYNAL.

Sans être par trop coquette,

Je ne puis rester ainsi.

GRANGER.

S'il faut qu'elle soit jolie,

Et retrouve ses vingt ans,

Nous risquons, la pauvre amie,

De l'attendre bien long-temps.

ENSEMBLE.

GRANGER.

Soignez bien votre toilette;

Chère dame, il est ici

Très permis d'être coquette;

Il faut plaire à mon ami.

JULIE et ÉLISE.

Sans être par trop coquette,

Moi je voudrais bien aussi

Comme elle faire toilette,

Pour le recevoir ici.

M^{ME} DE RAYNAL.

Viens m'aider à ma toilette;

Et vous demeurez ici.

Non, sans être trop coquette,

Je ne puis rester ainsi.

SCÈNE VII.

GRANGER, seul.

La barque est lancée, et, ma foi, ça a pris plus vite que je ne l'aurais cru. C'est égal, ne nous laissons pas étourdir par un premier succès. Elise est charmante et j'en suis fou. Elle est bien jeune pour moi; mais elle aura une dot magnifique et c'est là l'essentiel, dans ce moment surtout... Morbleu, si j'allais ne pas réussir, cela me gênerait, j'ai une différence à payer à la fin du mois... Ces maudits fonds d'Espagne ont baissé si promptement... voilà toute ma crainte, ah bast! (Tirant son portefeuille.) J'ai là de quoi le rendre docile. (Il remonte et va regarder au fond.) Le voici, attention! De ce côté, mon cher Edouard, de ce côté.

SCÈNE VIII.

EDOUARD, GRANGER.

ÉDOUARD.

Ah! je vous trouve enfin!... ce n'est pas malheureux, voilà trois heures que j'arpente la commune, et que je demande aux échos d'alentours la maison Granger... je l'en souhaite!...

GRANGER.

D'abord, je ne suis pas chez moi.

ÉDOUARD.

Tant pis, le local paraît assez confortable... Dites donc, ils sont là-bas.

GRANGER.

Où?

ÉDOUARD.

Au Cheval-Blanc...

GRANGER.

Qui?

ÉDOUARD.

Les amis!

GRANGER.

Comment! vous n'êtes pas venu seul?

ÉDOUARD.

Tiens, cette bêtise! est-ce qu'on peut s'amuser à deux!... ou plutôt à quatre, car je soupçonne...

GRANGER, sérieusement.

Edouard, vous vous trompez.

ÉDOUARD.

Allons donc, gaillard dissimulé, on connaît vos allures: vous prisez fort les nymphes de l'Opéra, vous êtes un farceur, un peu dur quelquefois, mais c'est égal.

GRANGER.

Edouard, je vous ai fait venir ici pour causer d'affaires.

ÉDOUARD.

Votre parole d'honneur!

GRANGER.

Ma parole d'honneur.

ÉDOUARD.

Alors, c'est bien... je suis mystifié !... mais je ne vous en veux pas ; si je peux vous le rendre, comptez sur ma reconnaissance.

GRANGER.

Voulez-vous m'entendre ?

ÉDOUARD.

Faire faire quatre lieues à une honnête homme, et à jeun... pour causer d'affaires.

GRANGER.

Il me fera damner.

ÉDOUARD.

C'était bien la peine d'amener des amis et d'apporter du champagne.

GRANGER.

Comment ! du champagne ?

ÉDOUARD.

Vous êtes charmant ; vous croyez qu'on s'embarque sans prendre ses précautions pour la route et le séjour... Je vais retrouver les autres ; adieu, Granger...

GRANGER.

Ah ! mon Dieu ! quel homme !... Edouard, mon cher Edouard. (Il le retient et le ramène.)

ÉDOUARD.

Pour causer d'affaires !

GRANGER.

Avez-vous donc oublié le contenu de ma lettre ?

ÉDOUARD.

De votre lettre ? voyons un peu... Ah ! je l'ai là, ce sera plus simple (Il prend la lettre.) « Venez » me retrouver à Pierrefitte. » Quatre lieues à jeun. « J'ai un joli marché, une affaire d'or à » vous proposer... je veux vous unir à une jeune » veuve, dont la fortune brillante pourra payer » vos dettes et vous enrichir. »

GRANGER.

Eh bien !

ÉDOUARD.

J'ai cru que c'était une plaisanterie et qu'il s'agissait tout bonnement d'une partie fine à laquelle vous étiez bien aise d'admettre un intime, un ami de la folie et de la beauté.

GRANGER.

Vous avez un coup de marteau, mon cher ami... c'est sûr.

ÉDOUARD.

Comment ! la jeune veuve...

GRANGER.

Elle existe.

ÉDOUARD.

Et la fortune brillante ?

GRANGER.

Ce château en fait partie.

ÉDOUARD, s'asseyant, à droite.

Voyons donc, voyons donc... dans ce monde il ne s'agit que de s'entendre.

GRANGER.

Enfin, le voilà raisonnable... (Il s'assied près de lui.)

ÉDOUARD.

Granger, mon bon ami, faites-moi d'abord servir quelque chose, je tombe d'inanition.

GRANGER.

Un peu de patience... vous êtes en veine de sagesse... profitons-en. Voyons... vos créanciers.

ÉDOUARD.

Mes créanciers ? vous êtes bien bon de vous en occuper.

GRANGER.

Mais...

ÉDOUARD.

Mon cher Granger, on ne compte pas avec ses amis, et j'ai pour tous mes créanciers la plus sincère amitié.

GRANGER.

Vos dettes s'élèvent à quarante-cinq mille cinq cent cinquante francs.

ÉDOUARD.

Peste ! vous êtes mieux instruit que moi... Va pour quarante-cinq mille cinq cents francs.

GRANGER, appuyant.

Quarante-cinq mille cinq cent cinquante francs, je les paye.

ÉDOUARD.

O généreux ami ! Avez-vous une mauvaise affaire, un duel dont je puisse me charger ?

GRANGER.

Non pas, Dieu merci.

ÉDOUARD.

J'en suis fâché, vrai.

GRANGER.

Vous le voyez, grâce à moi, vos créanciers cessent de vous poursuivre.

ÉDOUARD.

C'est vrai... m'ont-ils fait faire du chemin, les scélérats !

GRANGER.

C'est plutôt vous ; mais passons : votre femme paiera tout... vous ne serez plus obligé de fuir Paris, d'aller vous ensevelir en province au milieu de parents barbares.

ÉDOUARD.

Et avarés... un oncle qui doit me laisser un jour 40,000 livres de rentes et qui n'a pas seulement payé mes frais de voyage...

GRANGER.

Vous n'aurez plus d'ennuis, de tracasseries.

ÉDOUARD.

Homme généreux !

GRANGER.

Vous vivrez parfaitement libre !...

ÉDOUARD.

Ne me laissez pas mourir de faim en attendant.

GRANGER.

Et pour cela je ne vous demande qu'une seule chose.

ÉDOUARD.
Je vous assure que j'ai des tiraillemens atroces dans l'estomac.

GRANGER.
Une seule chose !

ÉDOUARD.
Obligé-moi d'un biscuit, et d'un verre de Bordeaux.

GRANGER, se levant, furieux.
Allez au diable...

ÉDOUARD, se levant.
Partons ensemble, mon cher, car voilà une heure que je vous y envoie.

GRANGER.
Parlez donc raison à un fou comme celui-là.

ÉDOUARD.
Faites donc la morale à jeun, vous qui parlez.

GRANGER.
Adieu, Édouard.

ÉDOUARD.
Est-il mauvaise tête... Granger... mon cher Granger. (Il retient Granger et le ramène en scène.)

GRANGER, revenant.
Un biscuit... du Bordeaux !...

ÉDOUARD.
Voyons, il ne s'agit pas de tout ça.. Vous payez mes dettes... c'est convenu, c'est très bien, je vous bénis !... mais à quelle condition lâcherez-vous la somme ?

GRANGER.
Ah ! à quelle condition ! voilà ! c'est que vous épouserez ma jeune veuve.

ÉDOUARD.
Épouser... de la main droite ?

GRANGER.
Monsieur, pour qui me prenez-vous ?...

ÉDOUARD.
Je refuse...

GRANGER.
La raison ?...

ÉDOUARD.
La raison, c'est que j'aime.

GRANGER.
Vous ?

ÉDOUARD.
Depuis un an.

GRANGER.
Quelque danseuse, une femme de rien.

ÉDOUARD.
Une vertu de dix-huit ans... une brune exquise et de bonne famille... rien que ça... même que si... (Il frappe sur ses poches.) vous comprenez... le malheur !... j'aurais sollicité sa main et son cœur en échange des mêmes avantages...

GRANGER.
Mais où cela vous mènera-t-il, malheureux ?... attendrez-vous pour épouser votre vertu de dix-huit ans, d'en avoir passé quinze rue de Clichy ?... et vous avez pour quinze ans de prises de corps.

ÉDOUARD.
Merci du peu.

GRANGER.
Réfléchissez-y, mon bon.

ÉDOUARD.
Quinze ans, c'est dur !

GRANGER.
Eh bien !...

ÉDOUARD.
Ma foi, je balance...

GRANGER.
Une jeune veuve, 25,000 livres de rentes.

ÉDOUARD.
Joli denier !

GRANGER.
Un château, une seigneurie.

ÉDOUARD, se frottant l'estomac.
Je commence à faiblir.

GRANGER.
Tous les agrémens de la vie.

ÉDOUARD.
Les forces m'abandonnent.

GRANGER.
Plus de prison à craindre.

ÉDOUARD.
Faites-moi servir à déjeuner, ou je me trouve mal.

GRANGER.
Encore !... pour le coup, je renonce.

ÉDOUARD, le retenant.
Eh bien ! non... j'accepte ! êtes vous content ?.. j'accepte... mais j'en ferai une maladie, c'est sûr.

GRANGER.
Ah ! ça, pas de plaisanterie au moins, j'ai votre parole.

ÉDOUARD.
D'honneur, et la vraie... la bonne !

GRANGER.
Ah ! mon ami, il faut que je vous embrasse... c'est un coup du ciel pour tous les deux.

ÉDOUARD.
En vérité, comment donc ça ?

GRANGER.
Le mariage de la jeune veuve doit faciliter celui d'une autre personne à laquelle je m'intéresse, et dont la fortune...

ÉDOUARD.
Est-ce que par hasard, la vôtre ?...

GRANGER.
Que voulez-vous ?... ces diables d'Espagnols m'ont fait des tours affreux.

ÉDOUARD.
C'est cela, vous jouiez à la hausse, il y a eu baisse, et si vous épousiez, grâce à la dot, l'équivalent serait rétabli...

GRANGER.
Calcul tout simple !... Ajoutez à cela que j'aime la personne... mais ce qui s'appelle aimer.

ÉDOUARD.

Voilà qui m'explique ce dévœuement, cet amour de mes intérêts... C'est égal, le marché me convient et c'est dit, j'accepte.

AIR : Des bons maris c'est le modèle.

Je me résigne au mariage,
Puisqu'il me sauve la prison ;
Mais mon amour ! ah ! quel dommage !

GRANGER.

Mon cher, avant tout, la raison.
L'amour ne vaut pas l'opulence,
L'amour ne nourrit pas enfin,
Vous en faites l'expérience.

ÉDOUARD.

C'est vrai ! j'aime et je meurs de faim !

ENSEMBLE.

Je me résigne au mariage,
Puisqu'il me sauve la prison ;
Mais mon amour ! ah ! quel dommage !
N'importe, il faut de la raison.

GRANGER.

Résignez-vous au mariage,
Puisqu'il vous sauve la prison.
L'amour doit céder, c'est dommage ;
Mais, avant tout, de la raison.

Maintenant, mon bon Édouard... de la chaleur, de l'entraînement.

ÉDOUARD.

Est-ce que la jeune veuve va venir ?...

GRANGER.

Vous allez la voir... Songez que notre avenir, notre fortune, dépend de vous.

ÉDOUARD.

Ne craignez rien, je serai superbe.

GRANGER.

J'y compte, mon ami, j'y compte. Attendez-moi ici, et bientôt je reviens avec M^{me} de Raynal et sa nièce. (Il sort.)

oo

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, seul.

M^{me} de Raynal et sa nièce !.. ai-je bien entendu !.. c'est chez elle que je suis ! et cette jeune veuve dont parle Granger ce serait... Oh ! Élise ! Élise ! moi qui croyais être aimé de vous... comment, je pars et vous m'oubliez aussitôt... Un an s'écoule à peine, je reviens, et j'apprends qu'un autre... Oh ! Élise ! Après tout, je n'ai pas trop le droit de me plaindre.. est-ce que je n'allais pas moi-même la sacrifier ! et puis, au fait, il n'y a que demi-mal, puisqu'elle est veuve... à dix-huit ans !.. Pauvre petite !.. Ma foi, je suis encore plus heureux que je ne le mérite !.. Estimable Granger !.. il ne se doute pas du service qu'il me rend.. mes

dettes payées... 30,000 livres de rentes et une femme que j'adore !.. Mais le mariage est un état charmant ! je veux m'y adonner tout entier.

AIR : Une Grisette.

Adieu la vie
Douce et jolie,
Que je menais joyeusement.
Adieu fillettes,
Plus d'amourettes,
Je me marie et suis sage à présent.

Oui désormais,
L'hymen en tout me change.
Je le promets,
Pour jamais
Je me range,
Et le démon

Est remplacé par l'ange.
C'est un viveur qui devient un Caton !..

Bonheur extrême,
Je sens que j'aime ;

A moi d'éternelles amours.
Et ma devise,
Auprès d'Élise,

Sera : Fidélité toujours.

Toujours ! ah ! Dieu ! c'est bien long, quand j'y pense !
Faudra-t-il donc perdre ma liberté ?

Un avenir tout entier de constance,
A moi, cité
Pour l'infidélité.

Il est si agréable de varier un peu ses plaisirs ; ça stimule l'esprit, ça égaye l'existence ! on trompe, on est trompé... on aime, on déteste, et puis les scènes, les pleurs, les accommodemens... on se sent vivre enfin... Tandis qu'en ménage... Eh bien ! qu'est-ce qui me prend, donc ? déjà des souvenirs, des regrets... fi ! fi !.. garçon, j'ai usé largement de mes privilèges... marié, je veux être cité comme un modèle.. autant que possible !

Sagesse austère.
Sous la bannière

Je marche à dater de ce jour !
Femme divine

Qu'on me destine,
Toi seule auras tout mon amour.

Mais si jamais
Tu devenais légère,
Et si j'étais...

Non, c'est une chimère ;
Je ne crains rien.

Pour moi, j'ai fait la guerre.
Je sais comment il faut garder son bien.

Oh ! oui, ma vie
Sera jolie,

L'hymen est un lien charmant.
Adieu fillettes,
Plus d'amourettes,

Je me marie et suis sage à présent !

SCÈNE X.

GRANGER, ÉDOUARD.

GRANGER, accourant.

Mon ami, mon ami, voilà ces dames...

ÉDOUARD, prenant son chapeau.

Je suis sous les armes...

GRANGER, le regardant.

Joli soldat, sur mon honneur ! Relevez donc un peu cette coiffure... bien... et votre habit... votre cravatte... vous ne vous soignez pas, mon cher !... A la bonne heure !... si la jeune veuve en réchappe...

ÉDOUARD.

Mais j'en suis fou, de la jeune veuve... vous savez bien, ma beauté exquise ?...

GRANGER, qui ne l'écoute pas.

Chut !...

SCÈNE XI.

M^{me} DE RAYNAL, ÉLISE, GRANGER, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, saluant.

Mesdames... (Regardant Élise.) Elle est encore plus jolie...

M^{me} DE RAYNAL.

Monsieur Édouard, il faut que je vous gronde.

ÉDOUARD.

Moi, madame !

M^{me} DE RAYNAL.

Oui, monsieur, vous... Passer près d'une année sans donner de ses nouvelles, c'est mal... très mal !...

ÉDOUARD.

Oh ! madame, prenez-y garde, vous avez une manière de gronder les gens qui donnerait envie d'avoir souvent tort.

GRANGER, à part.

Jolie phrase !...

ÉDOUARD, bas à Granger.

Elle a donc quitté son deuil ?

GRANGER.

Mais oui. (A part.) Il y a quelque vingt-quatre ans.

M^{me} DE RAYNAL.

Je pensais que vous nous aviez oubliées...

ÉDOUARD, avec intention, regardant Élise.

Il est des choses que l'on n'oublie jamais, madame, la grâce, l'esprit, on promet de s'en souvenir toujours et l'on tient sa promesse.

GRANGER, à part.

Décidément il a la bosse de la phrase.

M^{me} DE RAYNAL, bas à Élise.

On n'est pas plus galant, n'est-ce pas, Élise ?...

ÉDOUARD, à Granger.

Dites-moi son nom de dame.

UNE JEUNE VEUVE.

GRANGER.

A qui ?

ÉDOUARD.

A elle.

GRANGER.

Comment, vous l'avez oublié ?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai jamais su.

GRANGER.

Ah ! il est drôle... madame de Raynal.

ÉDOUARD.

Je vous demande son nom, à elle, à Élise.

GRANGER.

Eh bien ! Élise.

ÉDOUARD.

Son nom... à la jeune veuve ?

GRANGER.

Eh bien ! M^{me} de Raynal.

ÉDOUARD.

Dieu ! qu'il est bête !

M^{me} DE RAYNAL, se rapprochant.

J'espère, monsieur Édouard, que vous nous resterez quelque temps ?

ÉDOUARD.

Si je savais ne pas être indiscret.

M^{me} DE RAYNAL.

Élise, tu te chargeras de faire préparer pour monsieur la chambre verte, tu sais ? .

ÉLISE.

Oui, ma tante...

ÉDOUARD.

Oh ! je vous en prie, je ne voudrais pas donner cet embarras à madame.

ÉLISE, à part.

Madame !...

GRANGER.

Au contraire, ce sera un plaisir pour mademoiselle...

ÉDOUARD, à part.

Mademoiselle !...

GRANGER.

Elle est si complaisante...

M^{me} DE RAYNAL.

Et puis, il faut qu'une jeune personne s'habitue à faire les honneurs d'une maison, avant d'en avoir une, avant de se marier, enfin...

ÉDOUARD, à part.

Avant ?... (A Granger.) Ah ça ! mais, Granger, je frémis d'y voir clair !... où prenez-vous la jeune veuve ?...

GRANGER.

Là, à côté de vous.

ÉDOUARD.

Comment ! la tante ? (Il tombe dans un fauteuil.) Je suis volé !

M^{me} DE RAYNAL.

Mais, j'y pense, monsieur Édouard doit être fatigué ?... C'est presque un voyage que de venir à Pierrefitte ; je ferais mieux de donner les ordres moi-même. Élise, sonne, je te prie ?

ÉDOUARD, se levant.

Vous restez ici, n'est-ce pas ? Moi je file...

GRANGER.

Chut ! Qu'est-ce qui vous prend encore ?

ÉDOUARD.

Me marier avec un demi-siècle ?

GRANGER.

Taisez-vous donc... D'abord, M^{me} de Raynal ne porte pas cet âge-là ! . .

ÉDOUARD.

Elle cacherait bien quinze jours.

GRANGER.

Mais les avantages que je vous offre ?

ÉDOUARD.

Gardez-les !

GRANGER.

Mais vos créanciers ?

ÉDOUARD.

Ils attendront.

GRANGER.

C'est ce qui vous trompe, et la preuve, c'est que voilà une, deux, trois prises de corps.

ÉDOUARD.

Pourquoi sont-elles entre vos mains ?...

GRANGER.

Parce que vos créanciers m'ont cédé leurs droits.

ÉDOUARD, s'échauffant.

Mais c'est un guet-apens.

GRANGER.

La prison ou la jeune veuve.

ÉDOUARD.

J'aime mieux la prison, et pour trois ans, ma foi.

GRANGER.

Mais pour six, neuf, douze !

ÉDOUARD.

Granger ! Granger ! j'ai mauvaise tête !

GRANGER.

Le garde du commerce m'attend à la porte.

ÉDOUARD.

Je vais faire un malheur.

GRANGER.

Je vais lui faire signe d'entrer.

ÉDOUARD.

Bourreau !

M^{me} DE RAYNAL, revenant en scène.

Eh bien ! messieurs, qu'avez-vous donc ?... Vous ne paraissez pas d'accord...

GRANGER.

Au contraire, madame... n'est-ce pas, mon cher Edouard ?

ÉDOUARD, le pinçant.

Oui, en effet !... (Bas.) Je vous repincerai.

GRANGER, à part, se frottant le bras.

C'est bien assez, déjà. (Haut.) Ah ! ça, mon ami, à la campagne, liberté tout entière. Edouard vient de me dire qu'il avait à vous faire une demande, à vous confier un secret.

M^{me} DE RAYNAL.

A moi, monsieur ?

ÉDOUARD, embarrassé.

Mais, madame...

GRANGER.

Il faudra l'encourager un peu... mon ami est timide; mais vous êtes si bonne ! (A Edouard.) Madame de Raynal est si bonne ! (Bas.) La veuve ou la prison.

ÉDOUARD.

Oh ! Socrate ! Socrate ! où est ta patience !...

M^{me} DE RAYNAL.

Aia du cheval de bronze.

A vous entendre,

Je suis prête en ce moment.

GRANGER.

Il doit vous apprendre

Un secret vraiment charmant.

ÉDOUARD, à part.

De bon cœur je l'étoufferais ;

Mais cédonz lui, car j'irais,

En sortant de la maison,

En prison.

GRANGER, bas à Edouard.

Mon cher, il faut vous décider.

ÉLISE, à part.

Puisse ma tante accorder

Ce qu'il va lui demander !

GRANGER, à Edouard.

Le garde du commerce est là.

Mon cher, n'oubliez pas cela.

ÉDOUARD

Malheur à vous, maudit Granger.

Si je puis me venger.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, GRANGER.

Je vois qu'à l'en tendre,

m'en

Elle est prête en ce moment ;

Il lui faut apprendre

Quel est ce secret charmant.

M^{me} DE RAYNAL.

A vous entendre,

Je suis prête en ce moment ;

Venez m'apprendre

Ce secret vraiment charmant.

ÉLISE.

Je vois qu'à l'entendre,

Elle est prête en ce moment ;

Il lui faut apprendre

Quel est ce secret charmant.

(Granger sort ; Élise rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, M^{me} DE RAYNAL.

ÉDOUARD, à part.

Je ne sais plus où j'en suis !... Élise ! et la rue de Clichy, c'est à perdre la tête !

M^{me} DE RAYNAL, à part, s'asseyant.

Que peut-il avoir à me dire ?... L'empressement qu'il a mis à revenir ici, la chaleur avec laquelle il a parlé de moi.

ÉDOUARD, à part, et tragiquement.

C'est ici qu'il faut mourir!

M^{me} DE RAYNAL.

Eh bien! monsieur Edouard, ce secret?...

ÉDOUARD, à part.

Nous y voilà.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous ne vous approchez pas? est-ce que vous auriez peur?

ÉDOUARD, à part.

On aurait peur à moins. (Il fait quelques pas.)

M^{me} DE RAYNAL.

Prenez donc un fauteuil.

ÉDOUARD, à part, approchant un fauteuil.

Prends un siège, Cinda!...

M^{me} DE RAYNAL.

Allons, mettez-vous là, et de la confiance, de la franchise...

ÉDOUARD, à part.

Je la trouve horriblement vieillie depuis cinq minutes.

M^{me} DE RAYNAL fait signe à Edouard de prendre place.

Je vous écoute, monsieur Edouard.

ÉDOUARD.

Madame... madame... madame, je... Vous avez là une très belle habitation... ce parc... cette forêt à l'horizon... et ce château... il me paraît fort ancien?

M^{me} DE RAYNAL.

Oh! il remonte à plusieurs siècles, c'est pour cela que j'y tiens... J'adore les antiquités, moi...

ÉDOUARD, à part.

Voyez-vous l'amour-propre!

M^{me} DE RAYNAL.

Je vous avoue, néanmoins, que je m'y plaindrais davantage si je ne l'habitais pas seule.

ÉDOUARD.

Vous avez M^{lle} Elise...

M^{me} DE RAYNAL.

C'est vrai!... mais deux femmes ayant presque les mêmes goûts, les mêmes pensées... cela n'offre pas ce mouvement, cette variété, ce je ne sais quoi!...

ÉDOUARD, à part.

On lui en donnera du je ne sais quoi!...

M^{me} DE RAYNAL.

Mais revenons à la demande que vous deviez me faire...

ÉDOUARD.

M^{lle} Elise aime-t-elle toujours la peinture?

M^{me} DE RAYNAL.

Toujours... Mais cette demande?

ÉDOUARD.

Et la musique? Elle était de première force... Elle composait des airs charmans, dont la grace, l'originalité...

M^{me} DE RAYNAL.

Elle ne compose plus... Mais cette demande?

ÉDOUARD.

Madame, il est des circonstances dans la vie, où

la morale, la raison... on est jeune, on a un cœur...

M^{me} DE RAYNAL.

A qui le dites-vous?

ÉDOUARD.

Un cœur sensible même!

M^{me} DE RAYNAL.

Hélas!...

ÉDOUARD.

Eh bien! madame, si vous avez un cœur sensible, vous devez comprendre le mien... qui se ressemble... (A part.) Oh! que c'est commun ce que je dis là!...

M^{me} DE RAYNAL.

Je suis bien émue!...

ÉDOUARD.

C'est ce qui fait que j'ai vu des gens, moi qui vous parle... se figurer... après ça... vous refuseriez, je dirais bien, très bien... parce que je... je... (A part.) Je m'entortille à faire plaisir.

M^{me} DE RAYNAL.

Il a une manière de s'exprimer qui va à l'âme.

ÉDOUARD, se levant.

Décidément, je ne pourrai jamais... (Ici Granger paraît dans le jardin avec un exempt.) Ciel! Granger!... et un garde du commerce... Me voilà bloqué...

M^{me} DE RAYNAL.

Vous vous éloignez?...

ÉDOUARD.

Non, au contraire; mais je crains que cette porte ouverte ne vous incommode... Permettez que je la ferme?

M^{me} DE RAYNAL.

Arrêtez! nous enfermer!... seuls! tous les deux, vous n'y pensez pas...

ÉDOUARD.

C'est sans mauvaise intention, je vous le jure. (A part.) Oh! les maudites prises de corps!... (Granger fait avancer le garde, et fait mine d'en appeler un autre. Du geste, Edouard supplie Granger. A part.) me voilà entre deux feux!... quinze ans de prison! Oh! ma foi, plutôt la veuve. (Se rapprochant vivement de M^{me} de Raynal.) Madame!...

M^{me} DE RAYNAL.

Ah! mon Dieu! vous m'avez fait peur...

ÉDOUARD.

Dussé-je m'attirer toute votre colère, il faut que je vous dise la vérité, que je vous ouvre mon cœur. Vous m'avez connu bien léger, bien étourdi, n'aimant que le plaisir... Mais aujourd'hui je me suis amendé, et c'est à vous, madame, que j'en suis redevable.

M^{me} DE RAYNAL.

A moi!... (Granger applaudit.)

ÉDOUARD, montrant le poing à Granger.

Oui, madame, car c'est chez vous que j'ai compris combien ma vie passée était indigne de moi, et quel vide elle avait laissé dans mon âme... C'est

chez vous enfin que j'ai vu celle dont l'amabilité, la grace, ont opéré en moi cet heureux changement. (Se retournant vers Granger.) Es-tu content, Couci ?

M^{me} DE RAYNAL, se levant.

Et si je vous demandais à connaître cette fée ? Si je vous priais de me la nommer ?

ÉDOUARD.

Voilà justement ce qui m'embarrasse... (Il regarde Granger.)

M^{me} DE RAYNAL.

Elle est jeune ?

ÉDOUARD.

Oui, madame !

M^{me} DE RAYNAL.

Jolie, sans doute ?...

ÉDOUARD.

Charmante !

M^{me} DE RAYNAL.

Mais enfin ?...

ÉDOUARD.

J'ai bien envie de nommer Elise.

Air de Labarre. (Être aimé ou mourir.)

Faut-il donc vous dire

Pour qui je soupire ?

Mon cœur le désire,

Mais je n'ose pas.

M^{me} DE RAYNAL.

Son regard si tendre

Me fait bien comprendre

Ce qu'il veut m'apprendre.

Charmant embarras !

ÉDOUARD.

Ah ! qu'un seul mot me prouve ici, madame,

Qu'à mon bonheur vous daignez consentir.

M^{me} DE RAYNAL.

Rien qu'un seul mot.

ÉDOUARD.

De vous je le réclame ;

Par tant d'amour laissez-vous attendrir.

M^{me} DE RAYNAL, à part.

Je me laisse attendrir.

(Haut.) Eh bien ! ce mot, je le prononcerai... mais plus tard... Laissez-moi le temps de me remettre.

ÉDOUARD.

Comment donc, madame !... (Granger fait signe à Édouard de baiser la main de M^{me} de Raynal.)

M^{me} DE RAYNAL.

Édouard, finissez, monsieur !...

ÉDOUARD, à part.

Autant de sauvé !

ENSEMBLE.

Je ne puis lui dire

Pour qui je soupire ;

Mon Dieu ! quel martyre,

Et que faire, hélas !

O dette maudite,

Qu'il faut que j'acquitte !

Je sens que j'hésite ;

Cruel embarras !

M^{me} DE RAYNAL.

Ce qu'en son délire

Son ame désire,

Il va me le dire ;

Mais n'insistons pas.

Quel trouble m'agite !

Ah ! fuyons bien vite.

Il faut que j'évite

Un tel embarras !

(M^{me} de Raynal se sauve jusqu'à la porte. Là, elle regarde Édouard tendrement, pousse un soupir et disparaît ; l'exempt s'éloigne sur un signe de Granger, et celui-ci traverse la scène en criant à l'oreille d'Édouard :)

GRANGER.

Ça va bien... ça va très bien !...

(Il entre chez M^{me} de Raynal.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, puis JULIE apportant le vin et les biscuits.

ÉDOUARD.

Trop bien même. (S'éventant avec son mouchoir.) Ouf ! me voilà joli garçon... Le moyen de reculer maintenant ; et quand je le voudrais, Granger n'est-il pas toujours là comme mon mauvais génie... Ah ! mon Dieu !... on prétend que les grands malheurs vieillissent avant l'âge. (Il court à la psyché et se regarde.) Ah ! j'ai en une frayeur... Allons... allons... Ah ! je respire... ça ne m'a pas encore trop vieilli... Mais je suis seul, si j'en profitais pour m'échapper ? (Il remonte la scène.) Oh ! quelqu'un ! Eh ! c'est la petite Julie...

JULIE, entrant, un plateau à la main.

Oui, monsieur, elle-même... Oh ! prenez garde. Je vous apporte ceci de la part de M. Granger.

ÉDOUARD.

Ah ! à la bonne heure !

JULIE.

Il m'a dit que vous aviez bien besoin de vous rafraîchir.

ÉDOUARD.

Ah ! oui, par exemple... Qu'est-ce que c'est que ça ?...

JULIE.

Du Madère délicieux.

ÉDOUARD.

Croirais-tu, ma bonne Julie, que je n'ai encore rien pris de la journée ?

JULIE.

Oh ! que c'est imprudent !

ÉDOUARD.

Et ça ?...

JULIE.

Du Xérès... du Malaga... Vous choisissez...

ÉDOUARD.

Je choisis les trois... Voilà de beaux biscuits.

JULIE.

Ils sont de Reims... C'est moi qui les ai faits.

ÉDOUARD, se versant à boire et mangeant un biscuit.

Bonne Julie !...

JULIE.

Pardon, monsieur, serait-il indiscret de vous demander si vous avez toujours votre landau ?

ÉDOUARD, se versant.

Non, je l'ai changé contre un simple tilbury...

JULIE.

C'est dommage... il était si joli... et puis, ça fait bien, le groom par derrière...

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'un joli effet !... (Il boit.) Quel délicieux Madère !

JULIE.

L'avez-vous toujours votre groom ?

ÉDOUARD.

Qui ça, le Flamand ?...

JULIE.

Non ; le petit rouge-cerise.

ÉDOUARD.

Le rouge-cerise ?

JULIE.

Le petit Rosbiff... (On sonne.) Ah ! mon Dieu !... c'est madame qui m'appelle ! quel ennui !... je ne pourrai pas savoir... On y va... Si monsieur a besoin de quelque chose, et qu'il n'ait pas amené son groom...

ÉDOUARD.

Je l'ai laissé dans le village.

JULIE.

Ah ! très bien, très bien !... (A part.) Il l'a encore ; pourvu que ce soit le petit Plumb-Pudding !... (On sonne.) On y va !... on y va !... (Elle sort en courant.)

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, seul.

Elle est drôle cette Julie, elle m'a servi des biscuits et du vin... de Xérés, du Malaga... (Il se verse.) Après tout, cette veuve est assez aimable. (Il regarde son verre.) Jolie couleur... (Il boit, il reprend le flacon qu'il considère.) Je trouve même que plus on la regarde, et plus elle paraît bien, la veuve. (Il se verse.) Ensuite le château est superbe, la cave bien montée... Je serai fort heureux ici... Trente mille livres de rente... seigneur de Pierrefitte... et les droits du seigneur, j'en userai, moi... j'en abuserai même. (Il boit.) Je ferai des rosières. (Il boit encore.) J'en ferai douze par an, des rosières... Eh bien ! ma parole d'honneur, depuis un moment, je ne suis plus le même, et je trouve la veuve charmante !... Si ça continue de ce train-là, je suis capable de l'adorer avant ce soir... oui, mais seulement jusqu'à ce soir !... (Il va pour verser.) Oh ! Elise, ma nièce ! (Il replace le flacon sur la table et se met devant.)

SCÈNE XV.

ELISE, ÉDOUARD, puis GRANGER.

ÉLISE.

Pardon, monsieur, je croyais trouver Julie ici ; voilà plusieurs fois que ma tante la sonne.

ÉDOUARD.

Elle vient de se rendre auprès d'elle.

ÉLISE.

Et vous étiez ici tout seul ?

ÉDOUARD.

Oui, je m'occupais de... de votre bonheur. (A part.) Quelle jolie nièce j'aurai là !... (Haut et avec empressement.) Oui, mademoiselle, je faisais des plans d'avenir... Je songeais au plaisir de ne jamais nous séparer...

ÉLISE.

Ah ! vous resterez ici ?...

ÉDOUARD.

Comment donc, mais je n'en sortirai plus, chère Elise...

ÉLISE, à part.

C'est singulier, maintenant j'ai peur auprès de lui...

(Fausse sortie.)

ÉDOUARD, la retenant.

Oh ! vous ne me laisserez pas ainsi ; j'ai beaucoup de choses à vous dire.

ÉLISE.

Mais, monsieur Edouard...

ÉDOUARD.

Restez, je vous en prie, et au besoin je vous l'ordonne... Oh ! j'en ai le droit. (A part.) Quelle jolie nièce j'aurai là !

ÉLISE, à part.

Quel changement ! je n'en reviens pas !...

ÉDOUARD.

Voyez-vous, Elise, votre tante et moi nous préviendrons tous vos désirs... nous aurons de vous un soin !... Et d'abord, vous ne nous quitterez jamais...

ÉLISE.

Est-ce que je pourrais vous quitter ?...

ÉDOUARD.

Vous resterez près de nous ; je ne m'occuperai que de votre bonheur.

ÉLISE.

Et moi du vôtre...

ÉDOUARD.

Le matin, nous irons à la pêche, à la chasse.

ÉLISE.

Mais ma tante se lève très tard.

ÉDOUARD.

Nous la laisserons dormir, cette brave tante !... Dans la journée, nous ferons la lecture... nous dessinerons... nous chanterons...

ÉLISE.

Oh ! c'est que ma tante n'aime pas beaucoup a musique.

ÉDOUARD.

Elle restera chez elle... Le soir... oh ! le soir, nous ferons le tour du parc ; nous irons visiter le village... les paysans... bras dessus, bras dessous, (Il lui prend le bras.) comme cela.

ÉLISE.

C'est que le soir ma tante fait sa partie.

ÉDOUARD.

Voire tante ! votre tante... je lui enverrai le curé, le maire, le capitaine de la garde nationale.

ÉLISE.

Au fait, elle pourra bien se passer de nous.

ÉDOUARD.

Comment donc ! elle sera encore trop heureuse !

ÉLISE.

Ce sera charmant.

ÉDOUARD, à part.

Oh Dieu ! la jolie petite nièce que j'aurai là !

AIR : Un jour. (Paul Henrion.)

Pour toi plein de tendresse.

ÉLISE.

Toujours ?

ÉDOUARD.

Toujours.

J'embellirai sans cesse

Tes jours.

ÉLISE.

Mes jours !

ÉDOUARD.

Oui, je promets de suivre

Ta loi.

ÉLISE.

Ma loi !

Et vous jurez de vivre

Pour moi.

ÉDOUARD.

Pour toi ! ..

DEUXIÈME COUPLÉ.

ÉLISE.

D'un bonheur sans nuage.

Pour nous,

ÉDOUARD.

Pour nous,

ÉLISE.

Ce jour est le présage

Bien doux.

ÉDOUARD.

Bien doux !

Comment à ma tendresse

Le refuser.

Sur ta main, que je presse,

Un seul baiser !

(Il lui baise la main avec amour.)

GRANGER, entrant.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? ..

ÉDOUARD, enchanté.

Ça va bien, ça va très bien, mon cher ami !

(Edouard sort par le fond.)

SCÈNE XVI.

ÉLISE, GRANGER.

GRANGER.

Comment ! ça va bien... (A part.) Diable !... diable !... il appelle ça bien...

ÉLISE, d'un air joyeux.

Ah ! c'est vous, monsieur Granger...

GRANGER.

Je le suppose, mademoiselle. Mais vous parliez bien vivement avec M. Edouard.

ÉLISE.

Oui, nous causions, nous causions d'affaires...

GRANGER.

Ah ! vous causiez d'affaires. (A part.) Ça devient grave.

ÉLISE.

Avez-vous vu ma tante ? ..

GRANGER.

Je la quitte à l'instant.

ÉLISE.

Elle ne vous a rien dit ? ..

GRANGER.

Elle m'a dit quelle ne s'opposerait plus à votre mariage, et je venais, le cœur joyeux, vous annoncer cette excellente nouvelle, lorsque je vous ai trouvée... causant d'affaires.

ÉLISE.

Bon, monsieur Granger ! ce que vous me dites là me fait un plaisir !... Je le vois, vous êtes mon ami...

GRANGER.

Le plus dévoué, mademoiselle.

ÉLISE.

Croyez-bien que de mon côté, mon bon monsieur Granger.

GRANGER.

Je vois que je m'alarmais à tort... (Julie paraît au fond, elle va pour entrer ; mais apercevant Granger, elle s'arrête et écoute un moment.) Ma chère Élise, je vous parlais ce matin d'une personne qui n'avait pu vous voir sans éprouver pour vous un sentiment des plus profonds... (Julie disparaît vivement.) Eh bien ! d'après ce que je vois, le mariage ne vous effrayerait pas, hein ! ..

ÉLISE, baissant les yeux.

Monsieur, j'ai dix-huit ans.

GRANGER.

Si donc cette personne se présentait... appuyée d'une fortune, d'un extérieur et d'un âge enfin, dignes encore d'être appréciés...

ÉLISE, surprise, à part.

D'un âge ! de qui donc veut-il parler ? ..

GRANGER.

Vous n'hésiteriez pas à vous prononcer en sa faveur ?

ÉLISE.

Mais je demanderais d'abord le nom de cette personne.

GRANGER.

Son nom !... (Relevant ses cheveux avec grace.)
vous ne l'avez pas deviné.

ÉLISE.

Non , je l'avoue... (A part.) Mon Dieu ! serait-ce lui... (En ce moment Édouard et Julie paraissent au fond ; elle montre Granger à Édouard qui se glisse derrière la psyché qui est auprès d'Élise.)

GRANGER.

Cette lettre vous apprendra ce qu'il n'oserait vous dire lui-même...

ÉLISE, hésitant.

Une lettre?...

GRANGER.

Vous pouvez la prendre et la lire sans crainte. (Élise prend la lettre et la regarde avec étonnement. Édouard profite de l'hésitation d'Élise, il avance le bras, saisit la lettre et fait signe à Elise de se taire. Granger s'éloigne et va près de Julie. Bas à Julie.) Ah ! c'est toi petite !... mon sort va se décider.

JULIE.

J'ai joliment parlé pour vous... je vous ai soigné...

GRANGER.

Bravo ! (Il lui parle bas.)

ÉDOUARD, lisant la lettre.

« Victoire !... chère Élise, grâce au piège dans lequel mon habileté a su le faire tomber, le bon Édouard s'immole, le grand sacrifice va s'accomplir et mettre un terme au veuvage si long-temps prolongé de votre respectable tante. Plus d'obstacle à votre établissement ; dites un mot, et je mets à vos pieds un cœur brûlant d'amour, avec lequel j'ai bien l'honneur d'être,

» GRANGER. »

ÉLISE, bas à Édouard.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?...

ÉDOUARD.

Chut ! (Il reste derrière la psyché.)

GRANGER, se rapprochant.

Eh bien ! mademoiselle, vous avez lu... et j'attends en tremblant que vous daigniez vous prononcer...

ÉLISE, embarrassée.

Certainement, monsieur, je suis flattée...

GRANGER, à part.

Et moi singulièrement ému...

ÉLISE.

Mais je vous demanderai la permission de réfléchir, de relire attentivement cette lettre... et alors je vous répondrai...

GRANGER.

Oh ! très bien ! très bien ! mademoiselle ; je vois dans vos yeux tout ce que cette réponse aura pour moi de flatteur.

JULIE, à part.

Il se flatte un peu, le brave homme !...

Ain : Valse.

GRANGER.

De plaisir et d'espérance,

Je le sens, mon cœur bat d'avance ;

En ce jour votre sentence
Va décider ici de mon bonheur.

ÉLISE, à part.

Tout cela doit cacher un mystère.

GRANGER, bas à Julie.

Parle pour moi, ma chère.

JULIE.

J'y vais, n'ayez pas peur.

ENSEMBLE.

REPRISE.

GRANGER.

De plaisir et d'espérance, etc.

ÉLISE, ÉDOUARD et JULIE.

De plaisir et d'espérance,

Je le vois, son cœur bat d'avance ;

En ce jour votre sentence

Va décider ici de mon bonheur.

(Élise et Julie sortent.)

SCÈNE XVII.

ÉDOUARD, GRANGER.

ÉDOUARD, derrière la psyché.

Ainsi donc, il épouserait la nièce et moi la tante ; et cela quand j'aime Élise plus que jamais !

GRANGER, revenant en scène avec satisfaction.

Allons, ma petite intrigue se développe à merveille ; et Édouard qui va s'unir à la jeune veuve !

ÉDOUARD, à part.

Ce n'est pas encore fait.

GRANGER.

Ai-je bien fait de penser à lui et de lui écrire !

ÉDOUARD, à part.

Ah ! quel trait de lumière ! cette lettre !

GRANGER.

La jeune Élise m'a regardé en sortant... d'une manière... elle semblait dire... hum !... il est encore très bien... Si on était fat, cependant !... (Il se regarde dans la psyché.) C'est qu'en vérité,

plus je me considère, plus je trouve qu'il y a du Richelieu dans mon fait !... (Il arrange ses cheveux et sa cravate.) Mais ce malheureux Édouard qui ne se doute de rien !... pauvre victime !... ah ! ah ! ah !...

ÉDOUARD, se montrant et se trouvant face à face avec Granger.

Ah ! ah ! ah ! c'est fort drôle, en effet .. (Changeant de ton et s'avancant vers Granger.) Monsieur Granger...

GRANGER.

Mon cher ami !...

ÉDOUARD.

Vous vous êtes moqué de moi...

GRANGER.

Ah ! mon aimable ami !...

ÉDOUARD.

Vous vous êtes moqué de moi, vous dis-je...

GRANGER.

Mon intéressant ami!...

ÉDOUARD.

J'étais là pendant votre conversation avec Élise... j'ai tout entendu... et je comprends ce que vous vouliez faire pour vous et pour moi; mais cela ne se passera pas ainsi...

GRANGER, à part.

Je voudrais être sur le chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye.

ÉDOUARD.

Allons, appelez le garde du commerce, remettez-lui vos lettres de change, et qu'il m'emmène en prison pour quinze ans, je le veux bien... mais quant à épouser la jeune veuve... à être une pauvre victime... jamais, monsieur, jamais...

GRANGER.

Mais M^{me} de Raynal qui compte sur vous.

ÉDOUARD.

Vous m'avez engagé, vous me dégagerez; et comme à toute force il lui faut un mari... vous l'épouserez...

GRANGER.

Jamais...

ÉDOUARD.

Soit... ni moi non plus...

GRANGER.

Mais vous m'assassinez, mon cher, vous me ruinez!

ÉDOUARD.

Ah! voilà le grand mot!... c'est-à-dire, monsieur, que vous avez spéculé sur ma position pour sortir de la vôtre; vous avez voulu faire de moi un marchepied pour arriver jusqu'à Élise, ou plutôt jusqu'à sa dot... Vous vous êtes dit: Édouard Duval a fait des folies de jeune homme; il a des dettes, il ne sait où donner de la tête; eh bien! je vais lui offrir, pour sortir de là, un moyen qu'il sera toujours heureux d'accepter... moyen honteux; car il faudra qu'il trompe une femme estimable, qu'il feigne pour elle un amour qu'il ne peut éprouver, qu'il éprouve, au contraire, pour une autre... pour sa nièce.

GRANGER.

Sa nièce!

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, pour Élise, que j'ai jamais depuis un an, et que j'aime plus encore maintenant que je l'ai revue, maintenant que j'ai les yeux ouverts sur l'action que j'allais commettre en la sacrifiant à un vil intérêt.

GRANGER, à part.

J'ai un éblouissement.

ÉDOUARD.

Mais ce que vous avez si bien calculé n'arrivera pas, monsieur...

AIR du piège.

J'ai pu jurer de servir vos projets;
Mais je renonce à la richesse;

Reprenez, monsieur, vos bienfaits,

Et moi je reprends ma promesse.

Ah! je le sais trop maintenant,

A tout acte l'argent préside;

Qu'au moins l'amour soit le seul sentiment

Qui n'ait pas l'intérêt pour guide.

Vous avez pensé, sans doute, en me voyant étourdi, prodigue, mauvais sujet, que tout sentiment d'honneur et de délicatesse était éteint chez moi... Je vous prouverai le contraire, monsieur; je veux travailler sans relâche à réparer mes torts et à me créer une position honorable... Ah! d'aujourd'hui, monsieur, je deviens raisonnable.

GRANGER, à part.

Voilà la folie qui lui revient. (Haut.) Et mes prises de corps, monsieur!...

ÉDOUARD.

Vous vous en servirez, vous êtes libre; mais, à mon tour, je me servirai, pour éclairer M^{me} de Raynal, de votre lettre à Élise et de celle que vous m'avez écrite.

GRANGER.

Ma lettre à Élise... vous l'avez?

ÉDOUARD.

Moi seul je l'ai lue; la voici: « Le bon Édouard » s'immole... le grand sacrifice va s'accomplir... » Votre respectable tante, etc., etc. »

GRANGER, à part.

J'ai un deuxième éblouissement.

ÉDOUARD.

Quant à la mienne, elle est assez positive... « J'ai un joli marché, une affaire d'or à vous » proposer; je veux vous unir à une jeune veuve, » dont la fortune brillante, etc., etc., etc. » Vous sentez l'effet qu'elle produira sur M^{me} de Raynal.

GRANGER, s'appuyant.

Je vois une foule de bougies.

ÉDOUARD.

La voici qui vient de ce côté; je vous laisse avec elle...

GRANGER.

Eh! que diable! voulez-vous que je lui dise?

ÉDOUARD.

La vérité, monsieur, ou bien je charge Julie de lui porter vos lettres. Écoutez bien ceci: Faites-moi épouser Élise; épousez vous-même la veuve, ou sinon... votre très humble et très obéissant serviteur. (Il sort.)

GRANGER.

Un flacon d'éther me rendrait service... C'est que je la déteste, la veuve... je ne peux pas la souffrir... (l'apercevant.) Ah! belle dame!

SCÈNE XVIII.

M^{me} DE RAYNAL, GRANGER.M^{me} DE RAYNAL.

M. Édouard vous quitte, Granger?

GRANGER.

Oui, madame...

M^{me} DE RAYNAL, à part.

Je suis pourtant sûre qu'il m'a vue... aurait-il voulu m'éviter ?

GRANGER, à part.

Perdre à la fois Elise et la dot!... et la dot!...

M^{me} DE RAYNAL, à part.

C'est sans doute par délicatesse et pour ne pas me gêner... c'est très bien, très bien de sa part. (Elle va s'asseoir sur l'avant-scène de gauche.)

GRANGER, à part.

Et j'ai une différence énorme à payer à la fin du mois.

M^{me} DE RAYNAL, à part.

Tout bien considéré, je crois que ce serait une folie !

GRANGER, à part.

Si du moins les espagnols pouvaient remonter!

M^{me} DE RAYNAL, à part.

Et pourtant, il est si bien ! il parle avec tant de chaleur, tant de conviction !

GRANGER.

Maudit Édouard !

M^{me} DE RAYNAL.

Aimable Édouard !

(Édouard paraît au fond avec Julie; Édouard s'avance dans le salon de manière à écouter.)

GRANGER, se retournant et apercevant Édouard.

Ah ! le voilà ! et avec Julie !... Mais s'il envoie mes lettres, je suis perdu auprès de M^{me} de Raynal... être obligé de parler pour lui, quand il me souffle celle que j'aime... (Édouard lui fait signe de parler.) Encore si la jeune veuve était moins... ou pourrait... Je sais bien que trente mille livres de rentes rajeunissent fièrement. (Édouard fait semblant de remettre les lettres à Julie.) Maudites lettres !... Diables d'espagnols !... Ah ! ma foi ! je me résigne.

ÉDOUARD, dans le fond.

A ton tour, mon gaillard !

M^{me} DE RAYNAL.

Ah ! Granger, il faut que vous me rendiez un service... Asseyez-vous, mon ami.

ÉDOUARD.

Va donc, va donc, prends un siège, Cinna...

M^{me} DE RAYNAL.

Granger, la mission dont je veux vous charger est très délicate... il faut que vous voyiez M. Édouard, que vous lui fassiez entendre qu'après notre conversation...

GRANGER.

Est-ce que vous ne consentirez pas à ce qu'il vous a demandé?...

M^{me} DE RAYNAL.

Un moment, je l'avoue, j'ai balancé; mais, depuis, la réflexion est venue.

GRANGER, à part.

Oh ! l'heureuse réflexion !... elle me sauve...

UNE JEUNE VEUVE.

M^{me} DE RAYNAL.

Édouard est très jeune.

GRANGER.

C'est juste; mais Élise l'est aussi.

M^{me} DE RAYNAL.

Hein!... vous dites!... Élise...

GRANGER.

Je dis : Élise l'est aussi... très jeune; ils feront un couple charmant; d'ailleurs, quand on s'aime... et ils s'adorent tous deux.

M^{me} DE RAYNAL.

Ah ! mon Dieu !...

GRANGER.

Qu'avez-vous, chère dame?...

M^{me} DE RAYNAL.

Rien... rien... un éblouissement.

GRANGER.

Vous voyez des bougies, n'est-ce pas?... J'ai éprouvé le même effet, il n'y a qu'un instant!... c'est sympathique.

M^{me} DE RAYNAL.

Ainsi donc, Édouard...

GRANGER.

Ne pense qu'à votre nièce.

M^{me} DE RAYNAL.

Et c'est d'elle qu'il me parlait!... qu'il n'osait nommer... ah!...

GRANGER.

Il m'a avoué son amour, et pour répondre de mon côté à un aveu... (Il regarde Édouard.) un aveu que je brûle de renouveler aux pieds d'une autre personne... mais près d'elle... la crainte, le respect, un sentiment plus... moins...

ÉDOUARD.

Il n'en sortira pas.

GRANGER.

Plus tendre aussi, et que ses vertus... sa belle ame ont inspiré. (Édouard lui fait signe de prendre la main.) Claire...

M^{me} DE RAYNAL.

Eh bien !

GRANGER.

AIR de Labarre.

Faut-il donc vous dire

Pour qui je soupire ?

Mon cœur le désire,

Mais il n'ose pas.

M^{me} DE RAYNAL, à part.

Son regard si tendre

Me fait trop comprendre.

Ce qu'il veut m'apprendre.

Dieu, quel embarras!

GRANGER.

Ah ! pour Édouard, pour moi, qu'allez-vous faire ?

Il aime Élise... et moi... comprenez-vous ?

M^{me} DE RAYNAL.

Mais j'en ai peur.

GRANGER.

Ah ! soyez bonne. O Claire,

Pour tous les deux, je tombe à vos genoux.

M^{me} DE RAYNAL.

Il est à mes genoux.

GRANGER.

De grace, ne me laissez pas long-temps dans cette position délicieuse et pénible à la fois.

M^{me} DE RAYNAL.

Vous êtes pressant.

GRANGER.

Ayez pitié de mon cœur, (A part.) et de mes genoux.

M^{me} DE RAYNAL.

Eh bien ! si vous croyez que le bonheur d'Élise en dépende, je verrai... je me déciderai... (Edouard fait signe à Granger de lui baiser la main.)

GRANGER.

Ah ! madame !... (Il baise la main de M^{me} de Raynal, et en se relevant.) Diables d'espagnols, va.

ENSEMBLE.

GRANGER.

Heureuse alliance !

Plus de défiance.

Que la confiance

Rentre dans mon cœur.

La tante, j'espère,

Cède sans colère ;

C'est, dans ma misère,

Encor du bonheur.

M^{me} DE RAYNAL.

Dieu, quelle imprudence !

Dans mon ignorance,

Je croyais d'avance

Toucher au bonheur !

Mais point de colère,

Et s'il la préfère,

Ah ! sachons-nous taire.

Cachons ma douleur.

(Edouard fait signe à Julie de s'éloigner et s'approche de Granger.)

SCÈNE XIX.

M^{me} DE RAYNAL, GRANGER, ÉDOUARD,
ÉLISE.

ÉDOUARD, bas, à Granger.

Très bien, Granger, très bien !

GRANGER.

J'espère qu'on s'est exécuté.

M^{me} DE RAYNAL.

C'est lui. (Elle se détourne et voit Elise qui entre.)
Que voulez-vous, ma nièce.

ÉLISE.

Moi, ma tante, je vous cherchais.

M^{me} DE RAYNAL, avec un peu d'impatience.

Pourquoi, mademoiselle ; qu'avez-vous à me dire ?

ÉLISE.

Ah ! rien, ma tante : seulement, je voulais vous demander...

M^{me} DE RAYNAL.

Demander... quoi?... répondez...

ÉDOUARD, passant près de M^{me} de Raynal.

Pardon, madame, moi aussi je vous cherchais. Madame, d'un mot, vous pouvez décider du bonheur de ma vie... Celle que j'aime, celle que je n'ai pas osé vous nommer, c'est...

M^{me} DE RAYNAL.

Oh ! je sais, monsieur, je sais, Granger m'a tout dit.

ÉLISE.

Il serait vrai, ma tante !...

GRANGER, à part.

Est-ce heureux que la petite n'ait pas lu ma lettre !

M^{me} DE RAYNAL.

Monsieur Édouard, vous avez eu bien des torts. Parler à ma nièce à mon insu, vous confier à Granger, et me faire un mystère, à moi, de tout ceci...

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Je dois, monsieur, blâmer tous ces détours.

ÉDOUARD.

Mon excuse est dans ma tendresse.

M^{me} DE RAYNAL.

Oui, je le sais, l'amour guide toujours

Les actions de la jeunesse.

Je sais aussi qu'à mon âge il ne doit

Jamais influencer les nôtres ;

Et si l'on conserve le droit

D'y penser, il faut que ce soit

Pour faire le bonheur des autres.

ÉDOUARD.

Ah ! madame ! oh ! Elise !

GRANGER, à part.

C'est égal, j'ai tiré les marrons du feu... et c'est lui...

M^{me} DE RAYNAL.

Granger !

GRANGER, affectant de sourire.

Madame !

M^{me} DE RAYNAL.

J'ai accordé la moitié de ce que vous me demandiez...

GRANGER.

C'est fort bien ; mais le reste...

M^{me} DE RAYNAL.

Vous voudrez bien ne pas insister davantage...

GRANGER.

Mais, madame, une jeune veuve...

M^{me} DE RAYNAL.

Ah ! il y a vingt-cinq ans que je le suis, et je commence à croire qu'il serait imprudent de vouloir changer.

GRANGER, à part.

Comment ! celle-là m'échappe aussi !... Ah ça ! mais, et mes espagnols ! Oh ! Édouard est riche, maintenant, et il me doit son bonheur.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, JULIE, puis UN GROOM.

JULIE, accourant.

Monsieur Édouard! monsieur Édouard! Il est là, le voilà qui vient.

ÉDOUARD.

Qui donc?

JULIE.

Le petit rouge-cerise.

M^{me} DE RAYNAL.

Que signifie?

LE GROOM, entrant, à Édouard.

For you, milord... (A Julie, tendrement.) *Oh! good morning!*

JULIE.

Quel bonheur! il dit qu'il m'aime toujours... moi aussi...

ÉDOUARD, après avoir lu.

Ah! mon Dieu!

M^{me} DE RAYNAL.

Qu'avez-vous?...

ÉDOUARD.

Oh! rien, mesdames... quelques amis que j'avais laissés dans une auberge du village, et qui se réclament de moi... (Bas à Granger.) Ah! mon cher, ils ont tout bu, tout cassé; ils ont mis en

déroute la garde nationale, et voilà la note des frais...

GRANGER.

Sept cent soixante-quinze francs!

ÉDOUARD.

Que voulez-vous? c'est moi qui les ai entraînés!... allons, je paie... Tenez, Granger. (Il lui donne la note.) Ce sera ma dernière étourderie.

Air : J'en guette un petit.

ÉDOUARD.

Ah! désormais plus de folie,
Je rends hommage à la raison;
J'épouse une femme jolie,
Plus de dettes, plus de prison!

(Au public.)

Pourtant, il reste encore une créance,
Dont le titre est entre vos mains;
Ah! n'allez pas vous montrer inhumains,
Messieurs, donnez-m'en la quittance!

CHOEUR.

Air : De Donizetti.

Erreurs de la jeunesse,
Des plaisirs douce ivresse,
Pour jamais je vous laisse;
Car j'ai promis
De devenir le meilleur des maris.

FIN D'UNE JEUNE VEUVE.

NOTA.—Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.